

CONCOURS COMMUN SUP 2003
DES ECOLES DES MINES D'ALBI, D'ALES, DOUAI, NANTES

**Épreuve de Français
(toutes filières)**

Proposition de Correction

1) Proposition de contraction

Aujourd'hui les jeunes manquent d'action, de liberté, d'aventure ; c'est parce qu'ils en rêvent qu'ils acceptent la guerre. Mais la guerre est-elle une aventure véritable, véritablement virile ? Un soldat n'est-il pas servilement soumis à ses chefs ? Et les chefs suprêmes ne sont-ils pas des vieillards qui jouissent de leur sinistre pouvoir comme d'un dérisoire simulacre de virilité ?

Les jeunes n'ont rien à gagner à la guerre. On leur dit, on vous dit¹ que la paix, la liberté, le bonheur ne s'achètent qu'à ce prix. Mais la « victoire », (100 mots) ce ne sera pas la vôtre. La guerre, qui consiste en toute sorte de maux, n'est jamais une lutte contre le mal, ni pour le bien, mais pour rien. Et les beaux lendemains qu'on vous promet, sachez que la guerre aura détruit en vous toute capacité d'en (150 mots) jouir. (Total :151 mots)

2) Proposition de dissertation

- Introduction

Jean Giono, dans un pamphlet pacifiste, déplore que les jeunes soient enclins, par goût de l'aventure, à accepter la guerre. Pourtant, affirme-t-il, « l'aventure de la paix est plus grande que l'aventure de la guerre ». L'aventure dont il loue la « grandeur », autrement dit la beauté, la noblesse, consiste à mener, grâce à la paix, une vie active, féconde, enrichissante. « L'aventure de la paix » dont il s'agit dans *La Paix* et dans *Vers la paix perpétuelle* consiste moins à vivre en paix qu'à faire la paix. Mais le terme d'« aventure » est-il propre ? Ce mot peut désigner, ou bien ce qui, à en croire les « diseuses de bonne aventure », doit nécessairement arriver, ou bien ce qu'entreprennent avec audace d'admirables aventuriers. Mais n'est-ce pas à la guerre que s'illustre particulièrement, comme semble le montrer *Quatrevingt-treize*, l'aventurier type ? Et celui-ci suscite-t-il une admiration sans mélange ?

Nous montrerons que la paix, selon les œuvres du programme, est bien une « aventure », aux deux sens du mot ; et que c'est une belle aventure, plus belle que l'aventure de la guerre, qui dans certains cas n'est pourtant pas sans quelque beauté ; mais que le héros d'une telle aventure n'est pas un « aventurier » traditionnel.

- Plan

I – L'entreprise qui consiste à œuvrer pour la paix

A – est une « aventure » au premier sens du mot (ce qui doit advenir),

¹ Le passage de la troisième à la deuxième personne sera valorisé par le correcteur, qui ne sanctionnera pas pour autant l'oubli de ce passage au « vous ».

B – mais aussi au second sens du mot (entreprise extraordinaire, difficile, dangereuse).

Cette entreprise est-elle belle, plus belle que la guerre ?

II – C'est une belle entreprise

A – en ce qu'elle révèle les vertus de ses acteurs,

B – en ce qu'elle vise une valeur suprême : la liberté, la justice, le bonheur.

Un homme qui milite en vue de ces valeurs est-il un aventurier ?

III – Les hommes qui entreprennent d'œuvrer pour la paix ne sont pas des aventuriers

A – en ce qu'ils ne sont pas mus par le goût du risque mais par un idéal qu'ils veulent réaliser,

B – en ce qu'ils ne sont pas imprudents mais prudents, prévoyants, tournés vers le futur.

- Développement

L'aventure, ce peut être l'avenir, ce qui doit advenir. Or Kant est en quelque sorte un « diseur de bonne aventure », puisque son projet ne consiste pas seulement à proposer ni à préparer une paix possible, mais à annoncer la paix future qu'il présente comme nécessaire. Elle est en effet, selon le « premier supplément », « garantie » par la nature, dont on peut raisonnablement penser qu'elle veut la paix : la nature, providentielle, a veillé à ce que toutes les régions du globe fussent habitables, puis elle a, au moyen de la guerre, fait en sorte qu'elles fussent habitées, puis, par le même moyen, elle a contraint les hommes à contracter des relations juridiques, pacifiées donc. Ainsi l'Histoire montre-t-elle que, même si les hommes ne s'améliorent pas moralement, ils comprennent peu à peu l'intérêt du droit, qui de toute évidence progresse et ce faisant permet de croire, non seulement que le *Projet* de Kant est réalisable, mais qu'il sera réalisé. Assez semblablement, Hugo croit en un sens de l'Histoire qui fait progresser les sociétés, la France en l'occurrence, de l'ombre vers la lumière, autrement dit la République. Or, de même que chez Kant la guerre est une ruse de la nature, qui l'utilise en vue de la paix, de même la Révolution est un mal nécessaire au service du bien, qui ne peut qu'advenir : « la Révolution est une forme du phénomène immanent qui nous presse de toute part et que nous appelons Nécessité ». Pour utiliser un adjectif hugolien, l'Histoire comme la fatalité est « inexorable ».

Aristophane croyait-il sa patrie destinée à une paix nécessaire ? Le *happy ending* de sa pièce ne suffit pas à le faire penser : les dieux, représentations dérisoires d'une transcendance peu crédible ne se mêlent plus des affaires des hommes, en admettant qu'ils l'aient jamais fait. « Désormais, c'est votre affaire, Messieurs les hommes ! » déclare Hermès : la paix ne dépend (plus) que des hommes, dont l'avenir est donc incertain. Si la recherche de la paix est

une « aventure », pour Aristophane, c'est en tant qu'entreprise hors du commun, donc intéressante, et difficile, voire périlleuse : rien de moins ordinaire que l'in vraisemblable équipée de Lavendange qui, monté sur un bousier géant, prend le risque d'une chute mortelle, puis ose frapper à la porte des dieux. Mais Hugo et Kant nous présentent, de même, une entreprise extraordinaire et dangereuse. Certes, le texte de Kant n'a rien d'un roman d'aventure. Mais son projet paraît à première vue si invraisemblable, ou plutôt irréalisable compte tenu de ce que nous croyons savoir de la nature humaine, que son titre même fait sourire, comme avait fait sourire, et même rire, le projet de l'abbé de Saint-Pierre, projet courageux, selon Rousseau, mais qui rendit son auteur « ridicule ». Ce n'est pas le ridicule que brave Kant par son ouvrage, mais le pouvoir de Frédéric-Guillaume, dont il se prémunit, dans son introduction, par une *clausula salvatoria* malicieuse ; aussi l'écriture et la publication de son projet peuvent-elles être considérées comme une sorte d'aventure. Mais l'aventure, au sens très exact du terme, que raconte Hugo, c'est celle de la guerre, d'une guerre civile exceptionnelle par son atrocité, donc par les risques qu'elle fait courir à ses acteurs, mais aussi à ses spectateurs, qui en deviennent, comme la pauvre Michelle Fléchar, les victimes. Peut-on donc opposer la sinistre aventure de la guerre à la belle aventure de la paix ?

La beauté d'une aventure tient aux vertus qu'elle révèle chez ses héros, mais aussi aux fins qu'elle vise ou aux résultats auxquels elle aboutit. Nous avons évoqué le courage nécessaire à un philosophe qui, comme Kant, ose à son époque déclarer que « dans tout Etat, la constitution doit être républicaine », parce que seule une telle constitution est proprement légitime. Nous avons aussi évoqué le courage de Lavendange, qui non seulement prend des risques mais se donne du mal pour délivrer la Paix : « je tire, je m'accroche, et je m'esquinte, et je m'évertue ! » Au retour, Lavendange se plaint de douleurs dans les jambes, mais a la satisfaction d'être salué comme un héros par le chœur : « qui donc pourrait refuser sa louange à un homme comme lui, qui, non sans affronter mille épreuves, sauva la Cité sainte ! » Point d'aventure sans héros. Or le héros type que notre programme nous donne à admirer est sans conteste Gauvain : jeune, beau, fort, ardent, invincible, doué d'une « âme héroïque », « il est à présent un héros, se dit Cimourdain, et sera avant peu une gloire ». Or sa gloire et son titre de héros, c'est sur le champ de bataille, les armes à la main, qu'il les conquiert : « dans cette vaste improvisation qu'est la Révolution française, ce jeune homme avait été tout de suite un chef de guerre ». La Révolution, « immense improvisation », est la plus grande aventure dont puisse rêver tout aspirant à l'héroïsme ; mais c'est une aventure dont le peuple tout entier est le héros : « on souriait héroïquement... Tout était effrayant et personne n'était effrayé », affirme Hugo dans un chapitre qui dépeint « ce temps-là » comme une sorte de fête. Paradoxalement, l'aventure de cette guerre civile est la plus belle, suggère Hugo, que puisse chanter un poète.

Mais si cette aventure est belle, ce n'est pas seulement en ce qu'elle révèle les vertus de ses héros, fussent-ils innombrables : « aucune défaillance dans ce peuple. La sombre joie d'en avoir fini avec les trônes ». L'aventure de la Révolution est belle en ce qu'elle a pour fin la réalisation d'une valeur suprême : la liberté. Gauvain est admirable en ce qu'il « écrase les ténèbres » pour que triomphe la lumière. Contrairement à Giono pour qui la guerre n'est jamais un moyen de la paix, Hugo pense que la Révolution, cette guerre civile, est nécessaire à l'institution d'une paix véritable, républicaine bien sûr. « Je veux la paix », affirme Gauvain ; je veux la paix, l'égalité, la liberté, la fraternité, explique-t-il avant de mourir. L'aventure de la guerre est donc pour lui en même temps l'aventure de la paix, et la guerre est belle en tant qu'elle détruit (les injustices, en l'occurrence) pour construire (une société juste, donc heureuse). Lavendange, de même, agit en vue d'une valeur suprême, la Paix, « la plus grande de toutes les déesses », parce qu'elle offre le bonheur, tous les bonheurs d'une vraie

vie, active et féconde ; elle permet tous les plaisirs dont Aristophane sait en poète chanter la saveur : le bon vin, la bonne chère, le bon voisinage, l'amour, l'amitié, la fraternité... Quoique moins lyrique évidemment, Kant lui aussi milite pour la valeur qu'il estime suprême : le droit. Sa critique de la guerre en effet ne consiste pas à déplorer les horreurs, destructions et pertes humaines qu'elle implique, mais à constater que le vainqueur est tout bêtement le plus fort, et non pas forcément celui qui a raison, qui est dans son bon droit : la guerre, c'est toujours une défaite de la raison, autrement dit du droit. Mais un philosophe qui milite en faveur du droit, un citoyen qui se bat pour le bonheur de son peuple, un héros qui se sacrifie à la République sont-ils vraiment des aventuriers ?

Le mot « aventurier » peut avoir une connotation réprobatrice : un aventurier se lance, par goût du risque, dans n'importe quelle entreprise « aventureuse », prêt à user de n'importe quel moyen, pas forcément le plus honnête, pour se tirer d'affaire. Or nos aventuriers, en admettant que ce terme soit propre, ne sont pas mus, nous l'avons dit, par le goût du risque, mais par un idéal qu'ils souhaitent réaliser. A cette fin, ils ne recourent pas à n'importe quel moyen. Certes, Lavendange achète en quelque sorte la bienveillance d'Hermès, à qui il offre une coupe d'or et promet que dorénavant toutes les fêtes lui seront consacrées. Mais c'est pour la bonne cause. Et pour conquérir la paix Lavendange n'agit que pacifiquement : « Allons, les travailleurs de la terre et du négoce, des chantiers et des ateliers ! » Lorsqu'il exhorte ainsi sa troupe, c'est à se servir le plus efficacement possible des pioches, des leviers et des câbles qui permettront de délivrer la Paix. De même, lors de la fête finale, il exhorte vigoureusement tout le monde à attaquer... les victuailles que les serviteurs viennent d'apporter : « allons, à vos bancs, bravement, et travaillez des mâchoires, une, deux ! » Contrairement à Lavendange qui se moque ainsi des militaires, Gauvain en est un. Mais il ne s'abandonne pas à toutes les violences auxquelles la guerre pourrait l'entraîner : « c'est un clément », déplore Cimourdain, qui comprendra mal l'extraordinaire grâce que son « fils » accordera à Lantenac. Cette grâce est le fruit d'une longue réflexion de la part de Gauvain, qui peu à peu comprend qu'il lui est impossible, compte tenu des valeurs qu'il défend, de condamner à mort un homme, fût-il un ennemi, un criminel, qui vient de sauver des enfants. La fin ne justifie pas les moyens, elle les conditionne ; et c'est par humanité, mais aussi par cohérence que Gauvain sauve Lantenac et se sacrifie.

Nos héros, à la différence des aventuriers ordinaires qui se lancent étourdiment dans la première aventure qui s'offre à eux, se caractérisent par leur pensée, qui les rend capables de s'élever au-dessus de leur intérêt particulier, mais aussi d'envisager l'avenir à long terme. Le vigneron Lavendange, certes, a personnellement intérêt à ce que la paix soit rétablie ; mais « c'est pour l'amour de tous les Grecs que je m'envole ! » s'écrie-t-il, s'efforçant de faire comprendre à ses compatriotes athéniens que leurs « ennemis » de Sparte, Mégare, Thèbes ... sont en vérité leurs frères. Aussi Lavendange, à la fin de la pièce, est-il loué comme un « sage » ; de fait, il est étonnant de l'entendre chanter une unité nationale qui ne se réalisera que bien des siècles plus tard. Gauvain, nous l'avons dit, se sacrifie aux valeurs qui triompheront un jour, quand les horreurs à présent nécessaires auront porté leurs fruits : alors, il n'y aura plus ni misère, ni injustice, tout homme aura une terre, la femme aura les mêmes droits que l'homme... « en cet instant, je distingue tout très nettement », déclare-t-il, prophétique. De même, Kant imagine très nettement la fédération d'Etats libres qu'il appelle de ses vœux. Un aventurier, imprudent, aime l'imprévu ; les militants de la paix, au contraire, ont cette prudence qui consiste à prévoir, à imaginer la paix future, à s'interroger sur ses conditions de possibilité, à chercher les moyens les plus sûrs de sa réalisation effective. Pas de projet sans prudence : Kant le montre bien, qui très rationnellement, d'une part indique quelles sont les six conditions négatives de la paix, puis quelles en sont les trois conditions positives. Si l'on respecte ces neuf articles, une paix véritable, c'est-à-dire perpétuelle, sera

possible, naturellement. Il semble en effet que le philosophe soit le truchement de la nature, providentiel comme elle, comme elle prévoyant la paix et pourvoyant à sa réalisation.

- Conclusion

La difficile entreprise qui consiste à œuvrer pour la paix peut être considérée comme une belle aventure, plus belle que toute guerre, selon Aristophane et Kant, belle quoique terrible, selon Hugo, si elle exige une guerre sans laquelle nulle paix véritable ne serait possible.

Mais les héros de cette aventure ne sont pas des aventuriers à proprement parler, puisqu'ils œuvrent en vue du bien commun, qu'ils prévoient et préparent. Cette capacité de connaître le bien commun et d'agir pour le réaliser, c'est la sagesse astucieuse du citoyen Lavendange, la sagesse prophétique de Gauvain le visionnaire, la sagesse pratique de Kant le philosophe. Aristophane et Hugo, l'un en tant que dramaturge, l'autre en tant que romancier, tous deux en tant que poètes, ne peuvent que représenter et chanter l'« aventure de la paix », tandis que le philosophe, en tant que tel, y participe.